



Jean-Paul II au Nicaragua : La discorde

Le chanoine François HOUTART, professeur à l'université de Louvain-La-Neuve, Directeur du Centre de Recherches socio-religieuses, passe pour être un des meilleurs spécialistes catholiques du marxisme (cf. "forum" No 56 et 57/1982) et des pays en voie de libération. Il a été témoin oculaire de la visite du pape au Nicaragua le 4 mars 1983. Par une lettre à ses amis, qui nous a été transmise, il relate les événements que la presse internationale et luxembourgeoise n'avait hésité de qualifier de scandale et d'affront à l'égard du Souverain Pontife. En publiant de larges extraits de cette très longue lettre, nous ne voulons pas seulement offrir un complément à cette information de la presse établie, mais encore rendre attentif aux problèmes que soulève toute visite de l'évêque de Rome en des pays qu'il ne peut pas connaître...

Sur invitation de l'AFC - Solidarité Tiers Monde et de "forum", François HOUTART fera le 3 juin 1983 à 20 heures au Centre Convict, 5, av. Marie-Thérèse, Luxembourg une conférence sur le "Nicaragua, situation sociale, politique et religieuse" Le 4 juin 1983, il animera un séminaire d'études sur les pays socialistes en voie de développement. (S'inscrire au tél. 47 21 33)

Chers amis,

(...)

La visite de Jean-Paul II au Nicaragua fut d'une journée seulement, mais elle bouleversa réellement toutes les données du problème, au point que le fait de la suivre, minute par minute, au moyen de la radio, de la télévision, des dépêches, l'accompagnement sur place, faisait changer parfois de fond en comble les impressions, les réactions, la réflexion elle-même. Nous avons aussi eu l'occasion de partager le travail pour l'analyse des textes et des discours, afin d'essayer d'approfondir leur signification. Cependant, vivre l'événement dans son contexte, donnait aux textes eux-mêmes une dimension que leur simple lecture ne pouvait apporter.

Durant les deux jours qui suivirent, les rencontres se succédèrent, afin de compléter l'information et de confronter les opinions. C'est ainsi que j'eus personnellement la possibilité de passer dès le lendemain de très nombreuses heures avec des dirigeants du Front, avec les Jésuites professeurs à l'Université Catholique, avec les prêtres s'occupant des communautés de base, avec un certain nombre de membres du gouvernement, avec l'Ambassadeur du Nicaragua auprès du Saint Siège, dans des quartiers ouvriers avec les membres des communautés de base, mais également avec un certain nombre de catholiques des organisations religieuses ou politiques anti-sandinistes. Arrivant au Nicaragua, j'avais voyagé entre le Costa Rica et Managua avec l'ensemble de la Conférence Episcopale et eus l'occasion de m'entretenir avec l'Evêque d'Esteli. Tout ceci, je me permets de vous le dire, pour situer quelque peu l'essai d'analyse et de réflexion qui va suivre dans ces pages. Il sera peut-être difficile pour certains d'entre vous de con-

sidérer ce que je pense devoir dire comme crédible. Je comprends parfaitement les interprétations qui ont pu être formulées de très bonne foi dans la presse internationale par des journalistes qui arrivaient avec le Saint Père et repartaient avec lui, sans avoir une connaissance suffisamment générale du contexte. Je n'ai évidemment pas vu tous les articles qui ont été publiés dans la presse de nos pays et par conséquent, cette lettre qui est rédigée pendant le voyage de retour n'est pas une réponse directe à ce qui aurait été dit.

LE PANORAMA GENERAL DU NICARAGUA

(...)

Du point de vue politique, le Nicaragua a subi 30 ans de dictature, après de nombreuses occupations par les troupes américaines, et est entré pour la première fois il y a environ 3 ans dans un processus historique autonome. Il ne faut pas oublier ce que fut pour ce peuple, composé surtout de paysans pauvres et particulièrement conscient de sa petitesse dans le concret des nations, le fait d'accomplir une révolution dont la signification dépasse largement les frontières du pays. Mais, dans la vie quotidienne des gens, cela a signifié près de 50 000 morts, c'est-à-dire un très grand nombre de familles affectées à travers tout le pays.

Ceux qui ont vécu de tels événements ne sont pas prêts à les oublier. Ils ont constamment en mémoire la mort des jeunes qui sont tués à la frontière du Nicaragua. Deux jours avant l'arrivée du Pape, les funérailles de 17 jeunes ont été célébrées sur la place du 19 juillet, lieu habituel des grandes cérémonies nationales. Il existe donc une conscience très vive d'un état de guerre, que le peuple nicaraguayen rejette et qui est entretenu, surtout au départ du Honduras, par des groupes équipés par les forces armées américaines. Parmi ces groupes, un assez grand nombre d'anciens gardes somozistes. Par ailleurs, toute révolution, qui se veut autre chose qu'un simple changement de régime, entraîne avec elle des antagonismes internes et par conséquent des divisions. Il s'agit bien, dans ce cas-ci, de divisions entre classes sociales. En effet, si presque toutes les classes s'étaient unies pour renverser le tyran, dès la fin du régime somoziste, deux grandes lignes politiques se sont fait jour, l'une centrée sur une démocratie parlementaire, dominée par les partis bourgeois traditionnels et qui portait les espoirs combinés de l'ancien parti conservateur et d'une partie du parti libéral. (...)

L'autre ligne est celle d'un pouvoir révolutionnaire plus radical, ayant pour objectif d'atténuer les distances sociales par une promotion rapide des classes populaires, surtout rurales. Son projet actuel reste cependant pluraliste, intégrant à la fois un secteur important de l'économie privée et la possibilité pour des tendances diverses de s'exprimer à la fois dans les moyens de communication sociale (presse, radio) et par le biais de certaines organisations. Cette tolérance réelle a cependant des limites: ne pas empêcher le développement du processus de transformation sociale. (...)